

PORTRAIT. L'humanitaire qui voulait changer le monde

Luc Gadras vit paisiblement à Saint-Colomb-de-Lauzun. Mais l'homme a eu une vie mouvementée. Travaillant pour des ONG, il a parcouru le monde des camps de réfugiés aux talibans, ballotté par les décisions géopolitiques.

Sa vie pourrait faire l'objet d'un film. Aux quatre coins du monde, sur les théâtres de conflits, le moins que l'on puisse dire c'est que Luc Gadras a vécu, peut-être trop. Carrure imposante, crâne rasé, barbe de quelques jours et des yeux bleus perçants, l'homme a « une aversion prononcée pour l'injustice. »

Une valeur comme le fil rouge de son existence. L'homme de 53 ans, né à Lavergne, n'a pas que des valeurs, il est aussi débrouillard. Son CAP d'électromécanicien en poche, il devance son service militaire à 18 ans et finit caporal-chef.

« Aversion pour l'injustice »

L'engagement est l'un des fils conducteurs de sa vie. En 1983, il intègre l'association « Vivre » de Pont-des-Sables qui s'occupe de toxicomanes. « Un échec » par manque de formation. Ce dernier croise un ami qui lui propose une mission humanitaire au Sahara. « À l'époque, les fondamentalistes n'existaient pas. Je me suis dit, jamais je ne reviendrai pour faire du tourisme. » Décidé, il s'engage dans des études d'agent de développement international au sein de l'Institut Bioforce. Luc Gadras se retrouve en Ouganda avec « Médecins Sans Frontières » en 1990. L'intéressé s'occupe de la logistique : installation d'un

hôpital, logement, nourriture, sanitaires...

L'homme se souvient d'un camp de 60.000 réfugiés. « J'ai appris mon métier là-bas. C'est un pays pauvre avec de l'insécurité. Une équipe de Médecin Sans Frontière France s'était fait attaquer. »

« Tout le monde avait une arme »

L'impact psychologique n'est pas neutre. « C'est un choc lorsque l'on arrive. Mais c'est aussi un choc au retour quand on voit l'opulence dans les supermarchés » L'insécurité, il va la vivre également au Kurdistan irakien. « Tout le monde avait une arme. »

Luc est soumis à la complexité de la situation. « Je travaillais avec deux milices opposées » La moindre altercation pouvait être explosive. « Une dispute a éclaté concernant la distribution de matériaux. Un jeune a sorti une kalachnikov, un autre homme un pistolet... » Entre 1993 et 1995, notre homme enchaîne les missions, du Burkina Faso, en passant par la République Démocratique du Congo (ex-Zaïre). 1995, une date importante qui correspond à sa première mission en Afghanistan, pays où il passera six ans de sa vie. Luc doit superviser la rénovation d'un hôpital à Farâh.



Luc Gadras avec les membres afghans permanents de Solidarités durant l'hiver 1999.

Rencontre avec les talibans

Là-bas, il rencontre les Pachtounes dont beaucoup sont talibans. « Ils sont très fiers et ont un code d'honneur. Lorsqu'ils ont un invité, ils doivent le protéger mais une fois passé la porte, ils peuvent lui tirer dessus. C'étaient des personnes qui coupaient les mains, les pieds, qui pendaient. Ils appliquaient la charia. »

Pas facile de travailler sur le territoire. « Ils sont très durs en négociation. Il faut faire une confrontation. On doit tenir tête sans faire perdre la face à celui qui est devant vous. Ils vous fusillent du regard. » Un jour, un chef de guerre taliban le convoque : « Il y avait ses hommes autour de lui et des armes. Il voulait que je me convertisse et m'avait proposé une femme. J'ai usé de différents arguments pour lui dire non, en vain. Le dernier a fait mouche, je lui ai dit que mon père tenait à ce que j'aille à l'église. Il a répondu qu'il fallait me laisser tranquille car je respecte mon père. » Un an plus tard,

l'humanitaire part à Kaboul, il y supervise la réhabilitation d'une briqueterie.

Thaïlande, Tchad, Luc Gadras poursuit les missions dans le monde. De retour en France, il aspire à un retour au calme. Loin des terrains de conflits, il cherche une formation pour l'élevage d'escargots. Mais « Solidarités » lui propose de repartir en Afghanistan à Bamiyan. Il accepte. « C'est ma mission la plus marquante. On me proposait d'être responsable de la construction de 4 ponts avec 900 ouvriers. »

Ordre d'évacuer

Sur place, la situation est des plus complexes, les talibans menacent de prendre la ville. « Ils ont pris Mazâr-e Charîf. Nous avons reçu l'ordre d'évacuer sauf qu'il n'y avait pas de plan prévu. J'ai fait le mien en trois jours. » Sa première équipe se retrouve sur le tarmac de l'aéroport. Elle se fait bombarder. Pas de morts mais les vols sont suspendus. L'évacuation ne peut se faire que par la route. Ballottés au fil des décisions géopolitiques, l'humanitaire et

son traducteur tombent sur la famille de ce dernier qui fuit. Luc se retrouve alors dans une jeep russe avec une femme et des enfants. « On a réussi à passer la ligne de front taliban » souffle-t-il encore. Finalement, il reviendra dans la ville. « Nous avons voyagé de nuit. Les premiers obus sont tombés. On s'est réfugié dans une cave. L'ingénieur avec moi était affolé, j'avais déjà connu les bombardements à Kaboul. » Il restera deux ans dans la ville. « C'est là-bas que j'ai sauvé le plus de monde dans ma vie, en nourrissant, en transportant ou en donnant du travail aux habitants. » Son dernier voyage sera une mission au Darfour en 2005. « Là j'ai dit j'arrête. J'ai passé

« J'ai passé mon quota de chance »

Mais un autre combat l'attend. L'homme est atteint par la maladie de Parkinson. Il n'a pas perdu son temps. À côté de son travail, il passe une validation des acquis de l'expérience (VAE) en développement durable et accompagnement de projet et réalise un mémoire sur le facteur humain dans le développement durable. Il veut également passer un master en développement durable en urbanisme.

Aujourd'hui, son combat est celui du réchauffement climatique. « Je mangeais avec des enfants. Ils sont nés en 2000, je me demande ce qu'on va leur laisser en 2050 ». Pas sûr que Luc Gadras ait vraiment décidé d'arrêter de vouloir changer le monde...

Wilfried Pinson



Luc qui utilise un téléphone satellite lors d'une mission en Afghanistan.



L'humanitaire vit aujourd'hui à Saint-Colomb-de-Lauzun.

MARMANDE. Tous contre Boko-Haram samedi

Une manifestation franco-camerounaise sera organisée samedi 5 septembre, esplanade de Maré à Marmande (face au cinéma le Plaza), contre les exactions meurtrières commises par Boko-Haram qui a prêté allégeance à l'État Islamique.

Si le Nigéria fut la cible de

Boko-Haram, son champ d'intervention se déploie aujourd'hui aux frontières voisines, comme au Cameroun où Boko-Haram fait régner la terreur.

Le 3 juillet 2015, le président camerounais Paul Biya a reçu François Hollande. Le Cameroun et la France ont convenu d'un

renforcement de la coopération en matière de lutte antiterroriste. Cette coopération se traduit sur le terrain par la mobilisation d'associations, à l'image de « La Maison d'enfants Jean et Emilienne Afrique », parrainée par le joueur du SU Agen, le pilier Arsène Nnomo.

Cette manifestation se veut la plus large possible, il est donc fait appel à toutes celles et ceux qui seraient révoltés par les actes terroristes commis par Boko-Haram et pour partager leur indignation avec la communauté camerounaise.

→ Le programme

Elle se déroulera de la façon suivante: 9h30-10h: temps de rencontre et accueil des arrivants. 14h30: recueillement et hymnes nationaux; 15h30: mot de bienvenue, temps d'expression; 17h30: grand défilé, suivi d'animations folkloriques. Repas et buvette sur place. Contact: 07.86.86.71.16 ou amejea.afrique@hotmail.com